



Figure drag : vers une explosion du genre

Marion Mhkzo Cazaux

► To cite this version:

Marion Mhkzo Cazaux. Figure drag : vers une explosion du genre. Journée d'étude "Parure. Entre identité et transgression", Apr 2022, PAU, France. hal-03649617

HAL Id: hal-03649617

<https://univ-pau.hal.science/hal-03649617v1>

Submitted on 22 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Marion Cazaux
Doctorante en histoire de l'art
contemporain
Laboratoire ALTER 7504
ED SHS 481
Université de Pau et des pays de
l'Adour
- cadre : Journée d'étude « Parure.
Entre identité et transgression »
22/04/2022
Université de Pau et des pays de
l'Adour-

FIGURE DRAG : VERS UNE EXPLOSION DU GENRE

Lorsqu'on consulte le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, on trouve dans la définition de « féminin-e » :

Correspondre à l'image physique, sexuelle, psychologique... que l'homme
ou la société se fait de la femme et de la féminité

Pour être, ou pour paraître une femme, il faut donc respecter des règles. En effet, le genre est la conclusion d'une lecture attentive des attributs mobilisés par une personne pour verbaliser son identité sur sa propre personne. Ces expressions de genre ont pour rôle de traduire une supposée authenticité de la personne et de son genre. Dans notre société patriarcale, il semble impossible, ou du moins compliqué, d'échapper à la soumission à cette règle : nous sommes obligé-es d'être genrés. Or, les travesti·e·s et les *drags* utilisent ces mêmes outils pour montrer la superficialité de la répartition binaire des genres, puisqu'ils tournent en dérision les codes féminins et masculins. En effet, comme l'a démontré l'anthropologue Margaret Mead, les expressions de genres et les rôles genrés dans la société ne renvoient à rien d'inné mais entièrement à des constructions sociales et à un système politique. L'identité féminine est facilement lisible puisque la société de consommation s'alliant avec le patriarcat poussent les femmes à travailler leur apparence bien plus que les hommes. Ce qui est demandé aux personnes assignées femmes ou hommes est de correspondre à une norme géographiquement et temporellement changeante. Dans une telle perspective, le travestissement vient questionner ces normes et cette vision du genre en donnant la possibilité de faire passer une identité fantasmée avant les caractéristiques biologiques et leur traduction culturelle. Pour cette communication nous nous intéresserons particulièrement à la pratique drag queen, c'est-à-dire l'incarnation d'un persona féminin par, généralement mais pas toujours, un artiste homme.

Dans un premier temps nous étudierons ce premier passage du vêtement à l'illusion, comment le tissu rend possible l'incarnation d'une autre personne, d'un autre genre. Il s'agira de

comprendre quels attributs les artistes drags mettent en place pour entrer dans leur persona féminin. Si la vision binaire des genres et de ses représentations est majoritaire, il y a pourtant des écoles de drag, des mouvements esthétiques, qui viennent questionner cette obligation à entrer dans un féminin idéalisée et souvent sexualisée, nous verrons alors comme le maquillage fait naître un trouble dans le genre, pour reprendre l'expression de Judith Butler. Enfin, nous finirons par balayer ce que nous pouvons qualifier de post-gender, de créature, et ainsi comment les accessoires permettent de sortir de la notion même de genre afin d'ouvrir le champs des possibles et ainsi développer un univers hors du monde terrestre.

1 – Du vêtement à l'illusion

Le travestissement relève d'une imitation du genre, ou plutôt de ses traductions culturelles. Pour Judith Butler : « en imitant le genre, le travestissement révèle implicitement la structure imitative du genre en lui-même ». De même, et comme l'écrit Elsa Dorlin dans son article « Performe ton genre, performe ta race ! » :

« Le genre comme performatif doit constamment se redire, se répéter, il n'a aucune efficacité sans sa propre réitération : le genre ne se déclare pas une fois pour toute, il doit se répéter sans cesse. Il est en permanence rejoué : il s'agit d'un rituel que nous sommes enjoins d'effectuer »

Ainsi une *drag queen* ne devient pas une femme, même si elle en imite les codes. Le genre relève d'une performance qui se doit d'être quotidienne pour être validée. En ce sens, le travestissement ne menace pas le système binaire des genres, car il ne pourrait être quotidien et aux yeux de tou·te·s. Confiné à des espaces géographiques et temporels restreints, le travestissement n'investit pas nos quotidiennetés. Pourtant c'est un phénomène de plus en plus connu, via le concours télévisé de *RuPaul's Drag Race* qui a été propulsé sur la plateforme Netflix et qui depuis fait naître des vocations d'artistes drag. Cette émission permet de voir un certain nombre d'artistes traitant le drag différemment mais restant toujours dans une certaine acceptabilité du « Beau ».

Le drag le plus connu est celui donc de la drag queen incarnant au mieux la féminité idéalisée, c'est ce que l'on peut voir avec l'artiste Jorgeous qui a participé à la saison 14 de la firme américaine. Nous voyons sa tenue d'entrée dans le concours, son tout premier look donc. Il est essentiel car il permet de comprendre l'esthétique de l'artiste et ce qu'il/elle veut apporter dans cette émission. Elle a une robe rouge à plumes qui forme une silhouette parfaitement en 8, ce qui est une caractéristique demandée aux femmes à l'heure actuelle, avec des cheveux extrêmement longs. Enfin, son maquillage allonge ses yeux, agrandit sa bouche et son contouring vient affiner, ce qui est souvent synonyme de féminiser, son visage.

On retrouve le même schéma avec l'artiste Plastique Tiara, qui a concouru à la saison 11. Le maquillage alliant regard allongé et contouring, chevelure très longues et vêtements accentuant une forme en sablier souvent créée via le port d'un corset. Les références visuelles de ces drags, parfois qualifiées péjorativement de « fishy queen », sont de stars de la pop culture comme Zendaya ou Ariana Grande. Elles allient une féminité idéalisée et une certaine dose d'érotisation de leur corps. Ce sont des influences qui nous sont contemporaines, mais nous retrouvons aussi des artistes comme La Bondage de Bordeaux qui font appel à une féminité de référence plus ancienne. Ce qui est recherché ici c'est une image du glamour du 20^e siècle, que La Bondage montre en photographie mais démonte en performance où elle enlève énergiquement ses tailleurs Thierry Mugler pour laisser voir une érotisation assumée et provocatrice, mais toujours en lingerie type seconde moitié du 20^e siècle. Le contraste entre les deux, image sage du début et danse sexualisée de la fin, fait entièrement parti de l'entertainment alimenté par l'artiste.

Nous retrouvons ce principe avec une artiste comme Violet Chachki. Cette dernière a gagné la saison 7 de RPDR et a marqué l'émission par la tenue qu'elle porte sur l'image de gauche, son corset est alors serré à son maximum et elle peut à peine respirer. Nous pouvons le voir sur son corps à droite. La finesse de la taille est telle qu'elle devient presque malaisante. Pour arriver à incarner les codes féminins d'une certaine époque et s'inscrire dans la culture burlesque, Violet Chachki fait subir à son corps une dureté constante sur l'ensemble de ses sorties. Si les femmes sont sorties de ses diktats du corset contraignant, les drag le portent quasiment systématiquement pour « paraître plus féminine » et ainsi accentuer le trouble inhérent à leur pratique. Les corsets, le burlesque mais aussi la belle époque sont des éléments importants chez les drag queens ultra féminines car cela correspond à un certain fantasme d'une époque où la beauté de la femme semblait être à son apothéose. Cette vision est acceptée et adoubée par une partie du public et notamment par les créateurs et la maison de couture puisque Violet Chachki est égérie d'une marque de lingerie rétro et défile à chaque fashion weeks.

2 – Du maquillage au trouble

Le travestissement pose, de façon inhérente, la question du genre comme construction sociale, comme superficialité discursive. C'est en ce sens que sont apparues de nouvelles écoles de drag et notamment les *club kids*. Ils performent des *persona* qui n'entrent finalement dans aucune dénomination binaire. On peut citer l'exemple de Daemon Schiele, *drag club kid* résidant à Toulouse. On retrouve la création d'un *persona* cohérent tant sur ses attitudes que son esthétique, relevant indéniablement de la pratique drag, mais, ne saurait être défini comme complètement

queen ou même *king*. Les *club kids* permettent de penser une autre pratique du travestissement de divertissement, au-delà même de la notion de binarité du genre. Permettant alors de réfléchir à une esthétique qui tendrait vers une forme de non binarité, proclament un nouveau potentiel *queer*.

Sasha Velour, gagnante de la saison 10 de *RuPaul's Drag Race* est connue pour faire coïncider son crâne rasé masculin et des tenues féminines d'avant-garde. Son crâne rasé est le signe du souvenir de sa mère, décédée d'un cancer. Il est courant que les artistes drag intègrent des éléments privés dans leur persona, que ce soit dans leur tenue ou dans leur interprétation. Sur l'image de gauche on la voit avec l'ensemble qu'elle a présenté pour le défi *club kid*. On retrouve le visage entièrement recouvert de maquillage, comme chez Daemon Schiele, avec ce fond blanc sur lequel les couleurs saturées viennent graver l'émotion du personnage. Le club kid présente des vêtements empreint d'humour et d'auto-dérision, ils peuvent s'approcher de la vision du clown, sans la connotation péjorative de l'image. Sasha Velour n'est pas à proprement parler une club kid, mais plutôt une drag qui traverse l'histoire du drag, empruntant des références ici et là pour étoffer son persona. Ancrée dans l'histoire de l'art et l'histoire de la mode, Velour est devenue une référence dans le milieu. Iel se considère comme non binaire, à la fois dans sa personne civile et dans sa personne scénique. C'est cette identité à la fois floue et double qu'iel travaille dans son esthétique, ses tenues et ses shows.

Cette question de l'entre-deux des genres, ou de l'unicité des genres, a été auparavant travaillé par **Pierre** Molinier, artiste bordelais du 20^e siècle. Photographe, il pratique l'autoportrait par photo-montages. Ce qu'il cherche, c'est représenter l'unité des deux genres, dans sa forme la plus physique. C'est ainsi qu'il assemble des morceaux de son corps et d'autres de celui d'une modèle femme. Par une technique minutieuse, il nous semble parfois difficile de définir à qui appartient quoi. Dans l'image de gauche, *Le Chaman 2*, l'ensemble de son corps paraît féminin (corset, bas, talons), il porte même une prothèse de poitrine qui avoue à demi-mots son « manque » de féminité physique ; pourtant, il arbore un godemiché ceinture. Il semble vouloir gommer ses propres attributs physiques, comme si son corps était neutre, non formé, et qu'il aurait besoin de prothèses pour exister dans le jeu des genres physiques. Molinier utilise d'autres codes de représentations des genres, tout aussi binaires que ceux empruntant par les *drag*. Il tente, par ses propres moyens d'offrir une nouvelle vision du corps, mettant à mal la notion, essentialiste, du genre. Son approche est assurément sexualisante, et proche d'un certain fétichisme des objets et de la lingerie. Sur l'image de droite nous le retrouvons avec de la résille sur le visage, l'éternel corset, et des talons où sont collés un godemiché, placé comme en érection. Un des objectifs connus de Molinier était d'incarner un être parfaitement androgyne. Il considérait l'androgyne comme un ultime fantasme, un être parfait et supérieur. Proche des cercles ésotériques et tantriques, il mythifie et mystifie son parcours de vie et son corpus, c'est ce qui l'a rapproché d'André Breton, chef de

file des surréalistes. Lorsque Breton expose le travail de Molinier à Paris, c'est très mal accueilli, même les autres surréalistes trouvent l'artiste bordelais vulgaire, voire pervers. Il retourne alors à son isolement qui a marqué son œuvre. Il est courant que les artistes interrogeant le genre durant le 20^e siècle soit marginalisé, durant leur vie mais aussi après dans la survivance de leur œuvre. En novembre 2021 des photo-montages de Pierre Molinier ont été exposés à l'Espace 29 de Bordeaux durant une exposition de Mehryl Levisse, un artiste drag. Nous pouvons constater que les liens entre artistes travesti-es du 20^e siècle et artistes drag du 21^e siècle sont courants et se comprennent dans la continuation d'une histoire de l'art queer.

3 – De l'accessoire à la créature

Cette histoire de l'art queer s'affirme dans le drag par une volonté verbalisée et parfois politique de sortir de la binarité. Les artistes club kids ont permis une réflexion sur la transcendance de la notion de genre dans la pratique du travestissement. Tout un pan du milieu drag cherche à présent à incarner une créature pas forcément genrée, mais plutôt une « sculpture vivante » pour reprendre les termes d'ORLAN. Cette artiste française conçoit ses performances et les traces de ses dernières comme étant une sculpture vivante dans le sens où son corps devient œuvre et dépasse son rôle d'enveloppe corporelle individuelle. Ainsi, elle dépasse la question de l'intime pour faire de son corps un objet d'art public.

Cette question de l'intime et de l'extime est inhérent à la pratique drag où l'identitaire et le spectacle se mêle sans que le public puisse faire la différence. Nous voyons la même tension dans l'oeuvre de DeLaBeuhChaire, artiste drag non genré de Bordeaux. La volonté de ne pas se genrer lui permet une plus grande liberté dans ses tenues et dans les thématiques abordées. Dans le cadre de notre exposition « QUEER : entre esthétique et politique » présentée en mars 2022, il a pu nous présenter deux types de performances très différentes. La première le mettait en scène dans la tenue que nous pouvons voir à gauche, avec un remix métal de la chanson iconique des Cranberries. Sa performance était alors entre le punk et le métal, où le but était l'entertainment du public et la catharsis de la violence quotidienne. Le lendemain, sa deuxième performance, dans la tenue de droite, était sur une balade française qui déroulait le récit d'une femme battue. Thème très personnel pour DeLaBeuhChaire, la réception était très émotionnel et le public était touché et bouleversé. Le fait de naviguer entre deux répertoires aussi différents est plus simple avec un personnage non genré. En effet, généralement les personas sont inscrits dans une histoire, une esthétique et un type de performance qui ne change pas ou très peu. Les drags non genrés prennent plus de liberté et développent voire créent de nouvelles voies dans cette pratique.

Nous pouvons voir un drag de type narratif avec l'artiste parisienne Enza Fragola. Elle est connue pour ses tenues mêlant vêtements et objets de récupération qui développe un imaginaire proche de l'enfance et des contes. En effet, elle performe en tant que drag mais elle fait aussi des prestations de lecture de contes pour enfants dans des bibliothèques ou médiathèques. Ses tenues permettent de tenir l'attention du très jeune public. Lors des performances à destination d'un public adulte elle va jouer avec ses vêtements, avec une attitude ancrée dans le camp. Le camp est une esthétique issue de la culture homosexuelle, que nous pouvons rapprocher du kitsch, avec une volonté de mêler nostalgie de l'enfance, humour et auto-dérision. Son personnage n'est pas forcément genré, elle est principalement qualifiée au féminin dans la tradition drag queen. Cependant il n'est pas dur de constater qu'elle s'éloigne de la copie du féminin.

Dans un spectre plus franc, nous avons Sasha Kills, artiste français-e d'origine mais résidant à Berlin actuellement. Non binaire à la fois dans la vie et sur scène, iel travaille à la transcendance de la notion de genre et la recherche d'une esthétique futuriste. Pour ses performances iel travaille généralement avec des créateurs de vêtements parisiens et berlinois. Iel peut présenter des tenues qui sortent de l'idée d'un genre et se concentrent sur la traduction de l'émotion recherchée dans la performance. On rappelle que la norme dans le milieu drag est une tenue égale une performance. Sur la photographie de gauche il s'agit de la performance qu'iel a pu présenté au cours de l'exposition mentionnée précédemment. La tenue en noir et blanche est une création d'un styliste parisien. Elle porte régulièrement un masque qui couvre entièrement son visage afin de gommer son individualité et de ne transmettre qu'une image qu'iel peut gérer entièrement : c'est-à-dire ses vêtements. Sous cette robe bicolore, iel porte une chemise rayée où est peint le triangle rose et le numéro d'un prisonnier gay dans les camps de concentration nazi. Sasha Kills allie couture avant-garde et performance politique en essayant d'incarner une créature qui existe en dehors de son corps personnel, comme si le « corps sculpture » pouvait sortir de son « moi ».

Conclusion

Sur la photographie de droite, nous pouvons voir les expérimentations esthétiques actuelles de l'artiste. Iel ajoute en post-prod des créations graphiques pour invoquer une créature futuriste qui n'est même plus dans une réflexion de genre.

Nous pouvons nous demander si ces dernières et derniers artistes sont encore dans une démarche de travestissement puisqu'ils utilisent des tenues et des accessoires, en performance ou en photographie, qui les font sortir de la réflexion genrée. Le travestissement mobilise à l'origine des attributs pour faire entrer les artistes dans un genre ou dans l'autre, que penser alors de ces attributs lorsqu'ils sont utilisés pour sortir des genres ? Nous réfléchissons ici à la terminologie actuelle du terme de « travestissement », pouvons-nous élargir sa définition ou devons-nous créer un autre terme pour qualifier ce dépassement ? Ces questions sont au cœur de ma recherche doctorale et restent donc toujours ouvertes. Elles resteront sans doute sans réponse définitive, puisqu'il est difficile de déposer définitivement une définition sur une pratique actuelle en perpétuelle évolution. Enfin, nous voyons que les vêtements, les accessoires qu'ils soient mobilisés dans la photographie ou dans la performance permettent à la fois de genrer et de sortir du genre les artistes.